

PFFFT !

Personnages :

- ° Jean Phi : la quarantaine, père de Lulu
- ° Myriam : La quarantaine, mère de Lulu
- ° Arlette : Eleveuse de chèvres, voisine de Mizette.
- ° Le gendarme.

Personnage invisible des spectateurs :

- ° Lulu, 6 ans

Personnage central jamais en scène :

- ° Mizette, vieille mère de Jean Phi

*

PFFFT !

Une douche s'ouvre sur Arlette, assise sur une petite chaise.

Arlette : Lui, y donne des soins aux gens avec soi-disant des boules d'énergie dans les mains, enfin le genre de fumisterie faite pour guérir des pauvres déphasés comme y en a plein les villes, voyez, et elle, elle dessine des immeubles qui ressemblent à des cubes et qui justement abritent les déphasés, les mêmes qui se précipitent voir son mari ; alors évidemment, tous les deux y vont bien ensemble (*Elle rigole*). Régulièrement y viennent avec leur petit Lulu visiter la vieille Mizette, sa mère de lui, qu'est aussi ma voisine depuis longtemps. Sont arrivés ce matin même, comme d'habitude, vers l'heure de midi. Mais je peux pas vous raconter grand-chose du début parce que

j'étais pas là, voyez : moi, je suis arrivée un peu après. Alors même avec un peu de bijouterie aux mains, je vais pas être capable d'en dire plus. *(Elle se lève : on découvre qu'elle a les menottes aux poignets. Elle commence à sortir en emportant sa chaise puis s'interrompt)*. Va falloir me retirer tout ça rapidement parce que la campagne ça demande deux mains tout du long de la journée, voyez. *(Elle sort)*

Pleins feux.

Une pièce à vivre dans une maison à la campagne ; en fond, un mur avec une petite fenêtre donnant sur un jardin.

La scène est déserte : on entend en off un bruit de mixer venant de la cuisine puis à l'opposé celui d'une porte d'entrée avec des piétinements et les bribes d'une conversation.

Jean Phi *(Entrant radieux)* : Voilà ! voilà pourquoi j'aime la campagne ! On passe en une fraction de seconde d'une odeur de culs de vache au fumet d'une soupe...

Myriam *(Derrière lui)* : Il n'y a pas de vaches ici, uniquement des chèvres...

Jean Phi : Vaches, chèvres, cochons, qu'importe ! c'est toute ma ruralité profonde qui se réveille ici !

Myriam : Tu es né dans le 18^{em} arrondissement et tu n'as jamais habité ailleurs qu'à Paris...

Jean Phi : Toute cette énergie vitale qui circule, ici, autour de moi, ça me... ça me... J'ai du mal à trouver le mot juste.

Myriam : C'est tout le problème de ton intériorité : elle est très profonde et tu t'y perds un peu... *(à Lulu)* Lulu, enfile les patins avant de mettre de la crotte partout ; c'est valable pour toi aussi chéri.

Les uns et les autres prennent les patins dans l'entrée et se déplacent en petits pas rapides et ridicules

On entend à nouveau le mixer.

Jean Phi *(Le nez en l'air)* : Cèleri, panais, rutabaga ; je crains que ce soit pour le déjeuner.

Myriam : Ah non !

Jean Phi : Si !

Myriam : Elle nous a déjà fait le coup dimanche dernier !

Jean Phi : Il n'y a rien d'innocent là-dedans : elle a trouvé le truc pour qu'on l'invite au restaurant.

Longue séquence de mixer

Jean Phi : Lulu ? ...Lulu ?

Myriam (à Lulu) : ...Mon chou ?

Jean Phi : ...Lulu ! Pourquoi lorsque l'on te parle on s'adresse tout le temps à un mur ?

Myriam (à Lulu) : Nous acceptons avec beaucoup de modernité que tu vives pieds nus dehors, mais ici tu es chez Mamie...

Jean Phi : Les patins sont obligatoires : pas de dérogation possible.

Myriam (A Jean Phi) : Nous sommes bien d'accord : pas un mot à ta mère sur les difficultés que nous avons rencontrées pour scolariser Lulu.

Jean Phi : évidemment !

Myriam : Parce que je n'ai pas envie d'essayer ses commentaires acides sur les établissements alternatifs.

Longue séquence de mixer

Jean Phi : Oh là ! Vu l'utilisation intensive du Mixer, je me demande si elle n'est pas en train de faire disparaître un cadavre.

Myriam : Eh bien Inspecteur ? qu'attendez-vous pour agir ?

Jean Phi : J'y vais. (*Il sort : petits pas japonais avec ses patins*)

Lulu court dans la pièce dans tous les sens

Myriam : Lulu, plutôt que de virevolter comme un insecte, tu devrais tout de suite aller dire bonjour à ta grand-mère et lui montrer ton costume de magicien (*Un temps*) Hep ! Hep ! Hep ! Tes patins ! remets-les ! Et viens ici... (*Un temps*) Qu'est-ce que tu as fait de ta couronne ? Tu l'as perdue ? (*Elle balaie du regard l'entrée et trouve la couronne à terre ; elle va la récupérer*) J'adore l'effet qu'elle fait ; (*Elle tente de refixer la couronne d'étoiles et le long voile qui y est attaché mais sans y parvenir* / NB : *Pour les spectateurs, l'objet réel contribue à visualiser l'enfant*) Bon, je suis désolée mon chou, l'attache est partie, elle ne tient plus ; tu vas devoir faire sans, d'accord ?

Lulu : ...

Myriam : Non, non, tes pouvoirs restent entiers, rassure-toi ; et ton déguisement est splendide.

Lulu : ...

Myriam : Eh bien si ta grand-mère te demande pourquoi tu portes une robe, tu lui répondras que la magie ne se pratique pas en short ; et tu pourras rajouter que les hommes ont porté des robes jusqu'à la renaissance. Cite Jésus, Néron et Henry VIII, leur virilité devrait l'interpeller. Maintenant file !

Lulu sort vers la cuisine. Myriam sort de son sac un ordinateur portable qu'elle pose sur une petite table puis diverses pièces détachées d'une grande maquette.

Jean Phi (Revenant) : Pas de cadavre ; enfin pas encore...

Myriam : Pourquoi, c'est à l'ordre du jour ?

Jean Phi : Entre le potage très épais et l'étouffe chrétien qu'elle a prévu en dessert, le repas ne devrait nous laisser aucune chance.

Myriam : Mon Dieu, une si belle journée...

Myriam agence les pièces de ce qui est son projet architectural : un immeuble design et difforme dans le style des réalisations de Franck Gehry

Jean Phi : Tu ne vas pas te mettre au travail maintenant ?

Myriam : J'ai besoin de trancher aujourd'hui certains arbitrages.

Jean Phi (Regardant sous tous les angles la maquette) : On entre par où dans ce machin ?

Myriam : Je ne sais pas encore.

Jean Phi : Ah ! Et cette forme, cette boîte écrasée... c'est voulu ?

Myriam : Absolument : j'ai recherché la déstructuration, la déformation du tout, la désespérance après une tempête... Tout est construit autour d'un chaos central.

Jean Phi : C'est très réussi, on est complètement perdu. C'est une salle de spectacle ?

Myriam : Pas du tout : c'est « La maison des chômeurs » (Un temps) une commande de la ville de Charleville -Mézières

Lulu revenu tire la manche de sa mère pour l'interrompre.

Myriam : J'ai encore quelques améliorations à apporter au message du projet... (à Lulu, insistant) ...Attends une minute, je parle avec ton père ! ...C'est terrible cette façon que tu as d'imposer tes priorités ! (à Jean Phi) Nous en étions où ?

Jean Phi : à ton message : « Capitalisme : fureurs et tremblements, enfin, je suppose... » (*Sollicité à son tour par Lulu*) Quoi donc ? ...Ta baguette ? mais je ne sais pas où elle est ta baguette !

Myriam : Oh là là ! quelle urgence ! Elle est dans la grande poche de ta robe, à l'intérieur ; c'est moi qui l'ai mise là pour ne pas que tu la perdes : vérifie... C'est bon ? (*Lulu repart en courant*) Surtout ne me remercie pas, je suis ton esclave !

Jean Phi : Et c'est donc ce projet qui a été retenu par la commission ?

Myriam : Oui ; mais il reste en concurrence avec un autre cabinet suisse.

Jean Phi : C'est quand même dommage : je suis ton mari et je découvre tout au dernier moment...

Myriam : Mais parce que tu ne t'intéresses à rien d'autre qu'à toi-même mon chéri, tout simplement.

On entend un bruit qui vient de la cuisine, un « pop » semblable au son d'un bouchon éjecté d'une bouteille de champagne : moment bref de flottement sur scène.

Myriam : Ta mère a prévu du champagne ?

Jean Phi : Ce serait bien la première fois.

Myriam : Elle compte nous faire une annonce officielle ?

Jean Phi : Pas à ma connaissance.

Myriam : Parce que si ce n'est pas du champagne, un bruit pareil, ça ne peut être qu'une conserve sérieusement fermentée.

Jean Phi : Oh là ! Je ne suis pas venu ici pour aller en enfer.

Jean Phi esquisse un départ vers la cuisine mais il est retenu par le bras par Myriam.

Myriam : Si je pouvais, pour une fois, passer avant les faits et gestes de ta mère...

Jean Phi : Pardon.

Myriam : Merci. (*Elle se penche à nouveau sur sa maquette*) Dans cette version j'ai encore à choisir le matériau extérieur définitif... (*Lulu déboule en trombe dans le salon et interrompt sa mère qui ne se détourne pas*) ... Lulu ! Je t'ai déjà dit de ne pas courir ici ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Lulu : ...

Myriam (*Indifférente*) : Tu as fait disparaître Mamie par magie ?
Eh bien, bravo mon chou.

Jean Phi (*Idem*) : Oui, Formidable !

Myriam (*Reprenant le fil de son commentaire*) : ...Donc, soit je fais poser sur cette façade des plaques de titane, un métal spatial et cosmique : une métaphore forte, tu vois, qui parlerait bien à des types cloués au sol par le chômage...

Lulu : ...

Myriam (*Agacée*) : Oui, on a compris ! Tu as fait disparaître Mamie par magie : merveilleux.

Jean Phi : Voilà ; merveilleux ; on est fier.

Myriam (*Reprenant*) : ...et je recouvre la partie nord de verre céramique sérigraphié : une impression de lignes irrégulières avec... (*À Lulu*) Mais qu'est-ce que tu veux qu'on te dise d'autre !?

Lulu : ...

Myriam : Ben oui, la magie ! il n'y a rien d'étonnant : quel est le problème ?

Jean Phi : Tu n'as pas voulu la tenue de plombier, on n'attend pas que tu nous parles de fuite d'eau, c'est logique.

Lulu : ...

Myriam : Calme-toi, bon sang, on ne comprend rien à ce tu racontes !

Jean Phi : Respire et parle moins vite.

Lulu : ...

Myriam : ...Pffft ?

Jean Phi : Mais... Pffft comment ?

Myriam : D'un coup, comme ça : Pffft !?

Jean Phi : ...Avec un bruit de bouchon ?

Myriam : Ah oui ! on l'a entendu : n'est-ce pas chéri ?

Jean Phi : Absolument ; un bruit assez original : « Pop ! »

Myriam (*à Lulu*) : Dis-moi : j'espère que tu avais demandé la permission à Mamie ?

Jean Phi : Tu plaisantes ? un tour pareil, ça repose sur un effet de surprise pour prendre tout le monde de court : Pffft ! Hein Lulu ?

Myriam se lève.

Myriam : Je vais lui proposer de déjeuner au restaurant avant qu'il ne soit trop tard. (*Elle sort ; perd un patin, râle*).

Jean Phi se dirige vers Lulu.

Jean Phi : Ta mère me désespère : prévenir quelqu'un qu'on va le faire disparaître par enchantement, c'est si on demandait aux gens une autorisation pour les faire rire : franchement, ça n'a pas de sens !

Myriam (*Voix off*) : Mais c'est pas vrai !

Jean Phi (à lui-même) : Ah ! encore le choc des mondes...

Myriam (*Revenant précipitamment, les patins dans une main*) : Lulu, c'est quoi ce chantier dans la cuisine ?!

Lulu : ...

Myriam (*Montrant une paume couverte de poudre orange*) : Regarde-moi ça, il y en a une sacrée couche sur le sol. Qu'est-ce que tu as fait ?

Jean Phi (à Lulu) : Tu as cassé quelque chose ?

Myriam (*Goutant du bout de la langue*) : Du curcuma ou quelque chose dans le genre, je ne sais pas, ça n'a pas de goût.

Jean Phi (à Myriam) : Mizette ne t'as rien dit ?

Myriam : Je ne l'ai pas vu.

Jean Phi : De toute façon, si on ne l'a pas entendu hurler, c'est que ce n'est pas bien grave.

Myriam (*Balançant ses patins en travers de la pièce*) : Il y en a plein le parquet, c'est bien la peine de s'emmerder à mettre des patins !

Jean Phi : Chéri : pas de vulgarité devant Lulu s'il te plaît.

Myriam : Je vais nettoyer avant que l'on répande cette poudre partout (*Elle retourne à la cuisine*)

Jean Phi (*Un temps*) : Maintenant que l'on est entre hommes, tu peux me dire à moi ce qu'il s'est passé ? Donc ça a fait Pffft ? ...Pop ? avec un nuage ? ...Rôoooo, Lulu, tu m'épates. (*Il le serre dans ses bras et l'embrasse*). Mieux ! je te félicite ! Et tu as raison ; c'est comme ça qu'il faut faire : quand on raconte une histoire, il faut toujours être cohérent, ce qui permet d'emmener les gens n'importe où, où tu veux. Pareil pour les détails : tu l'as bien senti, ils font toute la différence avec l'ordinaire. Et crois-moi par expérience, les filles adorent ça, les

histoires, les univers, le fantastique, d'ailleurs c'est comme ça que j'ai réussi à séduire ta mère à qui, à l'époque, j'arrivais à faire gober n'importe quoi avant qu'elle ne sombre dans l'architecture (*Un temps*) Au fait, dis-moi cette poudre, c'est quoi exactement ?

Myriam (*Tâchée de poudre, une balayette en main*) : C'est curieux, j'ai beau l'appeler, ta mère ne répond pas. Je ne sais pas où elle est.

Jean Phi : (*Un temps*) Le mouvement n'est-il pas l'élément caractéristique du vivant ?

Myriam : Elle n'est pas non plus dans la remise, ni dans le chai ; tu ne trouves pas cela inquiétant ?

Jean Phi (*Rieur*) : Ce qui eut été inquiétant, c'est de la retrouver immobile, les bras en croix sur le carreau.

Myriam : Vous me faites une blague ?

Jean Phi : Je crois que c'est toi qui nous en fait une.

Myriam : J'ai une tête à faire des blagues moi ?

Jean Phi : Tu as raison, ce n'est pas dans ta culture.

Myriam : Lulu, sais-tu où est ta grand-mère ? (*Un temps*) Je t'en prie ne prends pas cette tête d'ahuri s'il te plaît. (*Lulu prend finalement la fuite*) ...Lulu ? Lulu reviens s'il te plaît ! ... Il est exaspérant ce gosse.

Jean Phi : Je pense qu'elle s'est sans doute cachée avec sa complicité.

Myriam : Après le champagne, Mizette se planque dans les placards ? Décidément, c'est le jour des grandes premières : ta mère se lâche !

Jean Phi : Je ne sais pas si ma mère est au fond d'un placard mais... (*Les bras ouverts et les yeux fermés, il pivote sur lui-même dans une grande respiration*) ... je ne sens circuler ici que des harmoniques, des ondes positives, des ...

Myriam (*Le coupant*) : Ses chaussons sont dans la cuisine.

Long Silence

Jean Phi : Ses... ?

Myriam : Ses chaussons ; ils sont sous la table, vides au milieu des épluchures de pomme de terre : théoriquement, ses pieds auraient dû être dedans.

Jean Phi : Ah ! tu as le chic pour semer le doute, toi ! (*Il sort*)

De la cuisine, on entend Jean Phi appeler sa mère à la cantonade tandis que Myriam à la fenêtre du salon jette un œil à l'extérieur.

Myriam (*à Jean Phi revenant*) : ...Alors ?

Jean Phi (*Revenant*) : écoute, je ne sais pas vraiment où elle est passée, mais il est trop tôt pour se prendre la tête avec ça.

Myriam : Elle a disparue Jean Phi, c'est une évidence.

Jean Phi : Depuis deux minutes ; c'est pas grand-chose deux minutes : c'est le temps qu'on met à son âge pour s'enfiler tous ses médicaments...

Myriam : D'accord, d'accord. Je reconnais que j'ai peut-être tendance à m'inquiéter facilement, mais la seule issue dans cette partie de la maison, c'est de passer par le salon. Ta mère n'est pas transparente que je sache ?

Jean Phi : Ni transparente, ni silencieuse.

Myriam : Soit elle s'est cachée par jeu dans un endroit improbable, soit elle est sortie à l'extérieur, sauf que je ne vois pas par où...

Jean Phi : Par la petite porte du chai, derrière la cuve, elle donne sur le jardin.

Myriam : Je croyais qu'elle était condamnée ?

Jean Phi : Elle l'a été, elle ne l'est peut-être plus : il faudrait vérifier.

Myriam (*Un temps*) : Eh bien vas-y !

Jean Phi : Certainement pas.

Myriam : Tu ne veux pas y aller ?

Jean Phi : Si j'y vais, ce sera reconnaître que je partage ton inquiétude ; or ce n'est pas le cas.

Myriam : Donc c'est à moi de vérifier parce que c'est moi qui m'inquiète ? c'est ça ton raisonnement ?

Jean Phi : J'aime assez le raccourci.

Myriam (*Un temps*) : Très bien ; attendons.

Jean Phi : Voilà, laisse les choses suivre leur cours.

Myriam se place face à Jean Phi, croise les bras et le fixe du regard

Jean Phi (*Un temps*) : ...Qu'est-ce que tu fais ?

Myriam : J'attends.

Jean Phi : Je vois, c'est très intimidant.

Myriam : Je préfère attendre sans m'agiter ; je m'économise des fois qu'il me faille attendre longtemps.

Jean Phi : Excuse-moi mais j'ai un doute : on attend bien la même chose ?

Myriam : Pas du tout.

Jean Phi : Pardon ?!

Myriam : Toi tu ne sais pas ce que tu attends ; tu attends par principe, par plaisir de ne rien faire ; alors que moi, c'est différent : j'attends que tu prennes conscience que nous sommes face à un problème.

Jean Phi (*S'approche d'elle*) : Le vrai problème est ailleurs. (*Il lui prend les poignets et palpe ses poulx*) C'est toi qui m'inquiètes ; tu es dans un état...Tu ne sens pas, là, que toutes tes courbes s'aplatissent ?

Myriam (*Se dégageant immédiatement*) : Parler de courbes qui s'affaissent à une femme qui n'a pas encore quarante ans, tu cours au désastre.

Jean Phi : Je parlais uniquement de tes méridiens énergétiques.

Myriam : Ah ! mes méridiens... Eh bien, s'ils sont plats, c'est que Lulu et toi vous m'épuisez ; j'en ai un qui ne veut rien entendre et l'autre qui ne veut rien voir.

Jean Phi exécute des passes au-dessus de la tête de Myriam.

Myriam (*Se dégageant à nouveau*) : J'ai besoin que tu me rassures Jean Phi, pas que tu m'emballes dans de la poésie quantique !

Jean Phi, déstabilisé, reste figé les mains en l'air dans une posture ridicule

Myriam : Cherche ta mère.

Jean Phi : Mais qu'est-ce que tu veux au juste ? Que je prenne une gamelle et que je fasse du bruit pour la débusquer parce qu'elle serait planquée comme une bête, c'est ça ?!

Myriam : Arrête, arrête cette désinvolture !

Jean Phi sort en direction de la cuisine. Myriam se dirige vers le petit meuble de l'entrée et y sort une brosse qu'elle passe nerveusement sur la poudre orange qui a tâché ses vêtements. On entend de la cuisine une série de coups donnés sur une gamelle ; elle s'interrompt un temps, sidérée, puis reprend son nettoyage en s'agaçant sur les traces qui ne partent pas.

Myriam : Lulu !... Descend-s'il te plaît ! Je suis en train de flinguer mes vêtements à cause de tes bêtises ! ... J'aimerais que tu ne fasses pas comme ton père et que tu apprennes un tant soit peu à m'épargner un peu... Elle s'arrête à nouveau, renonce, range la brosse et disparaît de scène : on l'entend ouvrir un placard et fouiller dans une penderie. Quelques secondes après, la voilà de retour, revêtue d'une blouse paysanne indescriptible qu'elle boutonne en pestant.

Myriam : ... à chaque bouton je me dis que ce n'est pas une blouse que tu mets là ma pauvre Myriam, c'est le linceul de ta libido.

On entend une cloche sonner au portail d'entrée de la maison. Myriam se porte à la fenêtre.

Jean Phi (Revenant de la cuisine) : Qui est au portail ?

Myriam : Arlette.

Jean Phi : Elle est seule ?

Myriam : Oui, comme toujours ; pourquoi ? tu espérais la voir arriver avec ta mère ?

Jean Phi : Oui... non... enfin je ne sais pas (Il fixe la tenue de Myriam) Qu'est-ce qui t'arrive ?

Myriam : Tu as vérifié la porte ?

Jean Phi : Toi aussi, tu te lâches ?

Myriam : La porte, tu l'as vérifiée oui ou non ?

Jean Phi : La serrure est rouillée et verrouillée : elle n'a pas pu sortir par là.

Myriam : J'avais donc raison : nous sommes face à un problème.

Jean Phi : Parlons plutôt de mystère si ça ne te dérange pas.

Myriam (Soupirante) : Une si belle journée...

Arlette (Entrant avec un plateau de petits fromages de chèvre) : Quand est-ce que vous allez comprendre que plutôt que de faire des allers retours qui coûtent, faudrait penser à rester par de vers chez nous une bonne fois pour toute ?

Jean Phi : C'est vrai, Lulu est le premier à nous le demander.

Arlette : Il a 6 ans mais c'est le seul à réfléchir intelligemment, voyez.

Myriam : Pardon d'être directe Arlette, mais avez-vous vu Mizette ce matin ?

Arlette : Pour sûr : la Mizette est venue à la traite de ce matin me demander des p'tits tourets tout frais de biquette : regardez-moi ceux-là qui sont bien vivants : y coulent comme si y cherchaient à s'évader.

Jean Phi : On va les mettre au frais tout de suite.

Arlette : Certainement pas, vous allez me les tuer ! Faut les laisser à l'air libre qui respirent bien, voyez. *(Elle va poser son plateau sur la petite table, jusqu'à pousser sans précaution la maquette de Myriam avant de se retourner vers elle)* : Ben alors, qu'est-ce qui vous arrive ?

Myriam : ... Vous parlez de Mizette ?

Arlette : Non, de la blouse : vous partez au bal ?

Lulu déboule dans le salon et focalise tous les regards

Arlette : Ah ! v'là mon petit Lulu !... T'es beau comme un prince dis donc ! toi aussi tu files au bal ?

Lulu : ...

Arlette : Un magicien ? un magicien qui fait des tours de magie ?

Lulu : ...

Arlette : ...Ah bon ? T'as pris la Mizette pour un lapin blanc ? Boudiou ! j'ai raté queq'chose alors !

Jean Phi : Nous aussi visiblement.

Myriam : Arrêtez avec cette histoire ! ça ne me fait pas rire du tout : d'ailleurs ça ne devrait faire rire personne !

Arlette : Ah ben si, moi ! *(Elle rigole)*

Myriam : Il y a dix minutes encore Mizette était avec nous, dans la cuisine, et puis pour une raison que l'on ignore, elle s'est volatilisée : elle est nulle part, absolument nulle part ; voilà la seule réalité.

Jean Phi : On est devant un gros point d'interrogation.

Myriam : Une situation pénible.

Jean Phi : Un vrai problème.

Myriam : Un problème problématique, pour tout dire.

Arlette : ça, c'est parce que vous prenez l'affaire par le mauvais bout.

Jean Phi : Pardon ?

Arlette : Les problème compliqués, ça demande des réflexions compliquées qui débouchent toujours sur des solutions compliquées : rien de tel pour aller droit sur des catastrophes.

Jean Phi : Et alors ?

Arlette : Faut voir la question toute simple et la réponse toute aussi.

Myriam : Mais encore !?

Arlette prend son temps ; elle sort de sa poche un mouchoir, se mouche bruyamment puis coince celui-ci entre ses seins, le laissant déborder comme une cravate.

Arlette : ... Ben, faut croire le gosse.

Silence de sidération générale

Myriam : ...Mais c'est absurde !

Arlette : Ben non.

Jean Phi : Un peu quand même !

Myriam (à Jean Phi) : Comment ça « un peu » ?! c'est totalement absurde, totalement !

Jean Phi : Oui, pardon : totalement ; c'est le mot juste.

Arlette : Et ben vous avez ben tort tous deux.

Myriam : Nous ? mais de quoi ?

Arlette : De pas croire à la magie.

Myriam (à Arlette) : Je suis navrée de le dire Arlette, mais penser à une ânerie pareille à un moment pareil, c'est affreusement infantile.

Jean Phi : Oui, c'est un peu déroutant (*Myriam le fusille du regard*) ... Heu... Je veux dire complètement, mais alors complètement déroutant.

Arlette : C'est quoi qui vous gêne avec ça ?

Myriam : La magie, c'est du spectacle allons ! ça se voit au « Cirque d'hiver » ou au « Palais des glaces », pas ici au fin fond d'une cuisine d'une ferme paumée dans le Perche !

Arlette : Quand vous auriez vu les restes du pauvre Augustin l'année dernière, pas loin d'ici, vous diriez plus ça.

Jean Phi : ...Augustin ? c'est qui ce type ?

Arlette : Mon oncle pardi ! Celui qu'on a retrouvé sur le parquet de sa chambre, un matin, tout disparu, sauf un bras et un pied, deux petits morceaux restés là au sol, comme oubliés ; que les gendarmes ont cherché à comprendre où qu'il était passé, avant de conclure qu'y se serait « spontanément combustionné » qu'y ont dit textuellement : sans laisser de cendres, comme dans un éclair de foudre, voyez... comme si, dans la nuit, ça avait fait pffft !

Grand silence de sidération générale

Myriam : Mais c'est monstrueux !

Jean Phi : Ce n'est pas de la magie ça, c'est de l'horreur !

Arlette : Non, parce que c'était propre quand même tout autour, voyez.

Myriam défaille et se ventile

Jean Phi : ...Oh là !

Myriam : ...Une montée de chaleurs... enfin je crois... (*Immédiatement Jean Phi la malmène dans tous les sens pour détecter un quelconque départ de feu, quand, soudain, elle se ressaisit ; à Jean Phi*) : Dans la cuisine... tu as bien regardé dans les coins ?

Jean Phi : Enfin tu n'imagines pas...

Myriam : Si !

Jean Phi : Ah ?

Myriam : Va vérifier s'il te plaît... On ne sait jamais, des fois que tu sois passé à côté de quelque chose...

Jean Phi hésite puis finalement consent à sortir avec beaucoup d'appréhension

Arlette : Je ne dis pas ça pour faire peur, mais seulement pour dire que la magie elle est là, partout...

Myriam : Franchement, raconter des trucs épouvantables devant un enfant, c'est choquant.

Arlette : Mais les mômes aujourd'hui y sont élevés au biberon de la guerre, alors c'est pas l'histoire des deux morceaux de l'Augustin retrouvés tout fumés sur le parquet qui vont le perturber.

Myriam (*Horrifiée*) : Il a 6 ans Arlette ! mince ! (*à Lulu*) : Mon chou, va jouer dans la pièce du haut, tu veux ? Tout ça ce sont des affaires qui ne te concernent pas.

Arlette (à Myriam) : Ben si, parce que vous oubliez une chose.

Myriam : Quoi donc ?

Arlette : Si j'ai bien saisi l'affaire, c'est lui qui a été le dernier à voir la Mizette sur pieds.

Jean Phi fait son retour

Jean Phi : Heureusement, rien ! (à Myriam) Quand même, aller vérifier un truc pareil, qu'est-ce qui t'as pris ?

Myriam : Je n'aime pas laisser un cauchemar traîner sous mon lit.

Arlette : En attendant, vous devriez pas vous agiter comme ça, ça fait peur au petiot.

Myriam : Eh bien, celle-là, c'est la meilleure ! On parle d'une disparition quand même !

Jean Phi : En l'occurrence de ma mère.

Arlette : Ben oui, mais la question n'est pas là.

Myriam : Ah bon ? Et elle est où alors ?

Arlette : Pourquoi vous tirez pas les conséquences des faits ?

Myriam : On ne fait que ça !

Arlette : Puisque Lulu y vous dit qu'il a fait disparaître la Mizette par magie, faut pas imaginer d'autre explication que la parole du même...

Jean Phi : Je trouve le raccourci un peu court : on n'a pas encore fait le tour de toutes les possibilités.

Arlette : Cherchez pas...

Myriam (à Jean phi) : Au fait, on n'a pas encore fait l'étage ?

Arlette : Vous trouverez pas.

Jean Phi : Et si elle était victime d'une absence, immobile et silencieuse dans un coin ?

Arlette : Ne rêvez pas.

Myriam (*Un temps*) : D'accord : on vous écoute.

Arlette : La seule vraie question qui soit ben utile... (*Elle sort son mouchoir et se mouche bruyamment*) c'est dans le fait de savoir... (*Elle le recoince avec application entre ses seins, en cravate*) ...

Jean phi : Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui à ménager vos effets comme ça ! allez -y, crachez-là votre question fondamentale !

Arlette : Où qu'on va quand on est disparu par magie ?

Jean Phi : ...Pardon ?

Myriam : La question est intéressante mais je ne me sens pas du tout habillée pour affronter un cours de métaphysique...

Arlette : On est juste dans de la logique juste.

Myriam : Permettez, je préfère m'asseoir par mesure de prévention. *(Elle s'assoit sur le premier siège venu)*

Arlette : J'explique. Quand le gars y prend son lapin blanc par les deux oreilles, et qu'il le fout dans son grand chapeau, et pis qu'ensuite y retourne le chapeau et qu'y a plus rien dedans... faut bien que la bestiole elle soit allée quelque part, non ?

Jean Phi : Dans sa manche ou sous la table...

Arlette : Ben non : se serait que de la manipulation. Moi, je vous parle de magie : « Pffft ! »

Myriam *(à Jean Phi)* : Tu arrives, toi, à visualiser ta mère en lapin blanc rentrant sans se débattre dans un chapeau ?

Jean Phi : Pour ça, faudrait la sédater.

Arlette : Parce que le lapin qui a fait Pffft ! y devient quoi au juste ? Hein ? un petit gaz ?

Myriam *(à Jean Phi)* : Que répondent les intelligences artificielles sur le sujet ?

Arlette : Parce que quitte à chercher, autant savoir comment la trouver la Mizette. *(Elle soulève le couvercle d'un pot et y jette un œil dedans avant poursuivre en bougeant un coussin)*

Jean Phi : Je vais me servir un double whisky.

Arlette : Et pis arrive une autre question logique : un gaz plus lourd ou moins lourd que l'air ? Hein ? Parce que c'est pas neutre cette affaire : si c'est un gaz lourd, ça voudrait dire qu'il faudrait chercher plutôt au sol, alors que si c'est du gaz léger faudrait chercher du côté des plafonds, voyez ?

Myriam : 100 000 ans d'intelligence humaine, 100 000 ans de dignité pour une pareille déduction, c'est brillant !

Jean Phi *(Une bouteille de whisky à la main)* : Je te serre un verre ?

Myriam : Je vais appeler la police. (*Elle cherche son téléphone portable*)

Arlette : Vous devriez pas vous précipiter comme ça : vous allez compliquer le problème.

Myriam : Allons bon ! qu'est-ce que vous allez nous sortir encore !

Arlette : Les gendarmes d'ici vont pas se déplacer pour une disparition qui remonte à dix minutes, voyez.

Myriam : Vingt minutes maintenant, vingt !

Arlette : Et pis ceux-là sont comme mes chèvres : y arrivent au premier sifflet mais après, vous allez les garder dans les pattes, pour sûr.

Jean Phi : Elle n'a pas tort.

Myriam (*à Jean Phi*) : Tu ne sens pas que les choses sont en train de dérailler ?

Jean Phi : Oui mais d'un autre côté, peut-on vraiment lutter ? (*Il vide son verre d'un trait*)

Myriam : Bon : je ne sais même pas pourquoi j'hésite encore à appeler ! (*Elle saisit son téléphone*) Quel est le numéro à faire pour la gendarmerie ? le 17 ?

Arlette : Vous savez ce qu'ils vont faire ?

Myriam : Ils vont nous aider.

Arlette : Eh ben pas tout de suite.

Myriam s'interrompt.

Myriam : Pourquoi attendraient-ils ?

Arlette : Ils vont d'abord voir la scène du crime.

Jean Phi : Doucement ! une disparition mystérieuse, rien de plus.

Arlette : Je vous laisse à la gamberge ; en attendant je vais jouer la curieuse moi aussi. (*Elle sort vers la cuisine*)

Jean Phi (*Retirant le téléphone des mains de Myriam*) : Oublie ça pour le moment : inutile de prendre des risques avec une histoire qu'on ne maîtrise pas.

Myriam (*Agacée*) : Où et quand as-tu perdu ta virilité Jean Phi ?

Jean Phi (*Idem*) : Mais qu'est-ce que tu vas leur raconter ? Que ma mère a disparu sous nos yeux pendant qu'elle moulinait une soupe en cuisine ?

Myriam : Pourquoi veux-tu que j'invente quelque chose d'autre !?

Jean Phi : Mais parce que c'est complètement irréaliste !

Myriam (*Emportée*) : Si la vérité est invraisemblable, qu'est-ce qu'on y peut ? Il faut faire avec !

Jean Phi (*Idem*) : Je ne suis pas d'accord : quitte à patauger dans l'incroyable vaut mieux inventer un mensonge complètement extravagant, il aura plus de chance d'être crédible.

Myriam (*Reprenant vigoureusement son téléphone*) : Qu'est-ce que tu veux fabuler ? une fugue ? Je pose une question : la lecture assidue de la revue « Notre temps » peut-elle déclencher chez une retraitée un acte d'adolescente en rébellion ?

Jean Phi : Nous allons être les premiers accusés.

Myriam : Si on ne prévient pas les gendarmes, certainement.

Jean Phi : la famille proche est toujours impliquée pour des raisons d'intérêts : on va passer la prochaine nuit en cabane.

Myriam : Pour quel mobile ? ta mère n'a pas grand-chose à nous léguer.

Jean Phi : Ils ne nous lâcheront pas. On va avouer n'importe quoi pour sortir de ce calvaire programmé.

Myriam : Désolée mais je n'ai pas envie de bousiller ma vie à cause d'une de tes peurs : j'appelle.

Jean Phi : Tu estimes donc que je suis incapable d'apprécier correctement les dangers qui pèsent sur ma famille ?

Myriam : Totalelement.

Jean Phi : Donc tu t'es mariée avec un parfait inconscient ?

Myriam : Et ce sera pour cette même bonne raison que je divorcerai également...

Jean Phi : Parce que tu comptes divorcer ?!

Myriam : Même ça tu n'en es pas conscient !

Jean Phi : Mais enfin ... !

Myriam : Dix années de couple n'ont pas réussi à te faire grandir : ton cortex préfrontal est toujours en construction ; tu crois que je vais attendre encore dix ans de plus ?

On entend un petit bruit sourd. Tous deux se figent.

Jean Phi : ...Tu as entendu ?

Myriam : Oui.

Jean Phi : C'est elle ?

Myriam : C'est un peu faible, ou alors elle est au bout du rouleau.

On entend à nouveau ce bruit sourd, puis sa répétition.

Jean Phi : Elle est là, elle appelle !

Myriam : Chuutt !

Jean Phi : C'est elle, elle a besoin d'aide ! *(Il commence à errer dans tous les sens à tendre l'oreille à chaque seconde)*

Myriam : Calme-toi, je ne peux pas écouter d'où ça vient !

Les bruits sourds se répètent avec plus de vigueur

Jean Phi *(Fébrile)* : ...Si ce ne sont pas des appels au secours ça, qu'est-ce que c'est, hein !?

Myriam : écoute bon sang !

Jean Phi : Maman ? ...Maman réponds-moi !

On entend les bêlements d'une chèvre dont la tête en silhouette apparaît dans l'encadrement de la fenêtre du salon. Sidération de Jean Phi et évanouissement. Myriam se précipite à ses côtés, bientôt rejointe par Arlette qui revient de la cuisine.

Arlette : Boudiou ! il est blanc comme un linge !

Myriam : Aidez-moi, je ne sais pas quoi faire.

Noir.

Douche sur Jean Phi, en front de scène, assis sur une chaise.

Jean Phi : Lorsque je repense à toute cette histoire, je me dis que s'il y a un moment précis où tout a basculé, c'est bien celui-ci. Oh, je ne suis pas resté longtemps dans le cirage : deux, trois minutes peut-être... c'est difficile à dire parce que la claque qu'Arlette m'a gentiment donnée m'a autant sorti des vapes que projeté dans les étoiles... la vache ! *(Un temps)* Oui, c'est là que la roue des événements a pris du mouvement sans moi. Elle n'a pas tourné de beaucoup, juste un cran, un petit cran, mais vous savez ce que c'est qu'un engrenage : ça prend un sens que l'on inverse difficilement.

Noir.

On entend une claque assez forte et un cri de douleur.

Voix de Myriam : « Oh là ! doucement ! »

Voix d'Arlette : « Qu'est-ce que vous voulez, à force de vivre avec des bêtes... »

Voix de Myriam : Je vais lui chercher un peu d'eau froide.

Pleins feux

Jean Phi est debout et se frotte la joue. Myriam est déjà sortie.

Arlette : Ça fait plaisir de vous voir comme ça, avec un peu de couleur !

Jean Phi : Vous trouvez ?

Arlette : Que vous étiez tout transparent, là, comme un fantôme.

Jean Phi : Il y a de quoi : cette maison est plongée dans le paranormal.

Arlette : Vous ne vous faites pas de mouron, elle va forcément revenir

Jean Phi (*Ne voyant pas Myriam présente*) : De qui vous parlez au juste ?

Arlette (*Rigolant*) : De la Mizette pardi ! Où qu'elle est, faudra bien qu'elle sorte.

Jean Phi : Ah ça, j'aimerai bien !

Arlette : Théoriquement, le lapin blanc y finit toujours par ressortir du chapeau : et vous savez pourquoi ?

Jean Phi : Dites.

Arlette : Parce que le public y l'attend que ça ; sinon, y aurait comme un mécontentement, voyez.

Jean Phi : On n'est pas dans un show Arlette ! On ne parle pas de paillettes et d'applaudissements ! On parle de mouise ! Et pour l'instant elle monte doucement jusqu'au cou, et qui sait peut-être elle sera bientôt au bord des lèvres.

Arlette : Ben faut voir avec le môme : il va vous sortir de là.

Jean Phi : On ne peut pas faire croire à un garçon de 6 ans qu'il a le pouvoir de retrouver sa grand-mère sous prétexte qu'il a un déguisement de magicien !

Arlette : Ah ben si vous préférez les gendarmes...

Jean Phi : Mais non, pas du tout.

Arlette : La magie ça se traite qu'avec de la magie, c'est simple à comprendre ça, non ?

Jean Phi : ... J'ai l'impression d'être pris dans une pièce de Ionesco !

Arlette : C'est pour ça que j'en porte toujours un peu sur moi (*Elle sort de sa poche une patte de lapin et la tend à Jean Phi*).

Jean Phi (*La prenant*) : C'est quoi exactement ?

Arlette : Une patte de lapin.

Jean Phi (*La jetant instinctivement*) : Mais c'est répugnant !

Arlette (*Va la ramasser*) : Je m'en sépare jamais ; ça me protège du mauvais sort.

Jean Phi : Vous croyez que je ne suis pas assez déstabilisé comme ça ? Depuis tout à l'heure vous parlez de ma mère comme d'un lapin blanc, et tout ce que vous trouvez de mieux à faire c'est de m'en foutre un morceau dans la main !

Arlette : Faut comprendre : la magie ça se prend au sérieux.

Jean Phi : Oui mais là, on est quand même au bord de l'abîme intellectuel ! Vous nous demandez de retourner au moyen-âge : obscurantisme et sorcellerie !

Arlette : On n'est pas dans de la diablerie : y a aucune méchanceté dans cette maison.

Jean Phi : Le résultat est le même.

Arlette : Ben oui, mais va falloir quand même faire avec : regardez.

Jean Phi recule prudemment de deux pas ; Arlette dégage de son cou un petit pendentif qu'elle retire et laisse pendre un moment.

Jean Phi : Qu'est-ce que vous allez faire ?

Arlette : Rien ; C'est lui qui travaille. (*Bref moment d'attente puis le pendentif comme à balancer*) Voyez comme le truc y réagit ? (*Le pendentif décrit des cercles*)

Jean Phi : ...Et ça veut dire ?

Arlette : Ben que la Mizette, elle est toujours là, pas loin.

Jean Phi (*fixant le pendule*) : Je ne pensais pas qu'à son âge ma mère pouvait encore exciter quelque chose.

Retour de Maryse.

Myriam : Mince, j'ai oublié ton verre d'eau (*Elle s'en retourne puis se ravise soudainement, et s'approche, incrédule*) : ...Vous faites du pendule ?

Jean Phi (*à Myriam sur le ton de la confidence*) : Elle est là, pas loin.

Arlette (*Sans quitter son pendule des yeux*) : Là, tout autour.

Myriam : Ah non, pitié !

Jean Phi : Pitié ? Pourquoi pitié ?

Myriam : Ecoute, si c'est pour me faire admettre que ta mère flotte quelque part dans cette maison, je t'arrête tout de suite : c'est non ! Ou je fais immédiatement mes valises !

Jean Phi : Tu as peur de quoi ?

Myriam : L'idée de déambuler entre ces murs en sachant qu'elle est peut-être dans mes jambes, non, merci, je ne vais pas supporter.

Arlette : J'ai pas dit qu'elle avait les yeux grands ouverts.

Jean Phi : Oui, elle ne l'a pas dit.

Myriam : Le sujet n'est pas là. Vous me désolerez tous les deux.

Jean Phi : Je ne vois pas en quoi !

Myriam (*à Arlette*) : Rentrez votre bidule s'il vous plaît... je n'ai rien contre vos convictions mais là, je dois cadrer un peu les choses pour qu'elles ne partent pas dans tous les sens.

Jean Phi (*à Arlette*) : Elle n'aime pas subir les événements.

Myriam : Je ne veux pas devenir folle.

Jean Phi : Mais on l'est déjà tous !

Myriam : Ce n'est pas une raison pour ne pas réfléchir un minimum.

Jean Phi : A trois ça ne devrait pas poser de problème.

Myriam : Adopter l'hypothèse de la disparition magique, c'est bien beau, mais dans ce cas, tu dois décliner.

Jean Phi : Moi ? décliner ?

Myriam : En tirer toutes les conséquences, si tu préfères.

Jean Phi : Qu'est-ce que tu vas chercher encore ?

Myriam (*Un temps puis ton solennel*) : Qui est vraiment notre fils Lulu ?

Jean Phi : Je dois te répondre en quelques mots ?

Myriam : Je le fais pour toi : c'est un neuro-divergeant à tendances impulsives...

Jean Phi : Et ?

Myriam : ...et malgré ça, par un coup de maître sidérant, il expédie en une fraction de seconde ta mère « hors sol ». Visualise bien la scène : Pfft ! Grand vide. Grand silence ; voilà ton hypothèse. Rien ne t'inquiète ?

Jean Phi : Si, comment il a fait.

Myriam : On s'en fout totalement.

Arlette : Je suis d'accord : la magie, faut pas chercher à savoir parce que c'est pas fait pour être su.

Myriam : Eh bien partant de ton postulat, la question que je me pose, moi, et qui semble à mon grand désarroi ne pas t'effleurer l'esprit, est celle de savoir ce que nous avons engendré tous les deux à Montilly sur Noireau, un soir de 14 juillet sur la banquette arrière de ta Mégane.

Jean Phi : Lulu ?

Myriam : Nous n'avons pas d'autre enfant.

Jean Phi : C'est vrai, on n'aurait jamais dû changer de voiture.

Myriam : Je te pose alors la question : Lulu : petit génie satanique en herbe ou jeune élu du cycle des héros ?

Jean Phi : Là, franchement, tes élucubrations deviennent sidérales.

Myriam : Non, j'anticipe les conséquences. Je te rappelle par ailleurs que l'on parle de disparition violente de personnes vivantes : si ce n'est pas de la prédation ça, qu'est-ce que c'est ?

Arlette : Moi, je dis que tant que la dame qui se fait découper à la scie dans la boîte, elle crie pas, faut pas s'inquiéter, ça reste de la magie et rien d'autre.

Jean Phi : C'est juste.

Arlette : Est-ce que vous l'avez entendu crier la Mizette ?

Myriam et Jean Phi se regardent un temps pour faire non de la tête.

Arlette : Donc faut attendre son retour. Y a qu'à ce moment-là qu'on verra si y a eu du mal et si elle est toujours entière...

Jean Phi : Je ne peux pas imaginer le contraire.

Arlette : Là par compte, vous devriez. Parce que ça doit faire un sacré bazar dans la mécanique que d'avoir le corps qui disparaît d'un coup pour se transformer en du rien, voyez. Et je ne parle même pas de la tête.

Jean Phi : J'ai du mal à me projeter.

Arlette : Parce qu'évidemment y a le même problème deux fois : à l'aller et au retour : belote et rebelote.

Myriam : Alors, ce n'est pas que je veuille mettre en doute vos connaissances en physique moléculaire Arlette, mais...

Arlette (*La coupant et s'adressant à Jean Phi*) : Vous connaissez votre mère : elle est toute raide des genoux et du cou, à se plaindre chaque matin des boyaux comme la dame de Cerfeuil...

Jean Phi : Rien d'anormal à quatre-vingt-six ans.

Arlette : Eh ben le risque il est là ; cette histoire, ça peut faire de drôles de séquelles à la fin...

Jean Phi : C'est possible ça ?

Arlette : Oui ; des manques et des pannes définitives qu'on traîne après...à moins que...

Jean Phi : à moins que quoi ?

Arlette : Que vous en restiez là.

Sidération de Jean Phi et Myriam.

Jean Phi : Vous voulez dire : ne rien faire ?

Arlette : La laisser là où elle est, par précaution. Enfin, je dis ça sans malice voyez, dans l'intérêt de tout le monde... au besoin.

Flottement général.

Jean Phi : Mais c'est abominable ! (*Se tournant vers Myriam*) : Toi ça ne te révolte pas ?!

Myriam : Ne me demande pas mon avis, j'aurai tendance à y trouver mon intérêt.

Jean Phi (*Hurlant*) : Lulu ! Lulu !

Myriam : Laisse-le, pour une fois qu'il reste tranquillement à l'étage.

Jean Phi : Ce gosse est au cœur d'un drame et il te semble normal de le laisser jouer dans son coin, comme si de rien n'était ?

Myriam : Nous discutons entre parents : je ne vois pas en quoi sa présence serait utile ; en tout cas pour le moment.

Arlette : Si je dérange un peu, je peux aller voir ailleurs, hein ? Mais vu que la maison elle est pas grande, je crois pas que ça servirait à grand-chose, voyez...

Myriam : C'est gentil de l'avoir proposé.

Jean Phi : Oui, restez : plus on est de complices, moins le crime est lourd.

Arlette : Ben je peux poser une question alors ?

Jean Phi : Pas tout de suite, j'aimerais respirer un peu avant de...

Arlette (*La coupant*) : Vous allez lui foutre une sanction au même ?

Flottement.

Myriam : Eh bien...

Jean Phi : Heu...

Lulu arrive dans la pièce. Myriam remarque qu'il est trempé ; elle se précipite vers lui

Myriam : Mais qu'est-ce qui t'arrive ? pourquoi es-tu trempé comme ça ?

Lulu : ...

Myriam : Tu t'entraînes ? Tu t'entraînes à quoi ? ... à... à couper de l'eau ?!

Jean Phi : Je le sens très inspiré aujourd'hui : après Mandrake il enchaîne sur Moïse.

Arlette : Les petits chevreaux y font pareil : quand y sont jeunes comme ça, y s'inventent des défis à tout bout de champ.

Myriam : Cette volonté permanente qu'il a d'attirer l'attention sur lui, je trouve ça épuisant.

Jean Phi : Bon, Lulu, tout ceci nous épate et c'est parfait, mais nous n'avons plus de temps à perdre : Mamie a disparu ; Sais-tu où elle est passée ?

Lulu : ...

Myriam : Tu ne l'as pas vu partir quelque part ?

Lulu : ...

Myriam : Cesse de nous raconter des salades veux-tu ?! où est-ce que tu as vu que les gens disparaissent d'un coup, comme ça, dans des nuages roses !?

Arlette : Orange. Il a dit orange.

Myriam : Rose ou orange, c'est sans incidence.

Arlette : Ah si ! c'est sacrément important !

Myriam : Quoi, la couleur ?

Arlette : Oui ; c'est celle de la poudre, dans la cuisine, au sol : elle est bien orange celle-là.

Myriam : Et alors ?

Lulu : ...

Myriam (à Lulu) : Attends ! Attends ! (*Elle prend une profonde respiration*) Ok : partons du principe que tu as fait disparaître Mamie : qu'importe la méthode s'il y a le résultat, et nous sommes tous d'accord là-dessus...

Jean Phi : Oui et non. Il faudra quand même revenir sur ce point technique à un moment ou à un autre...

Myriam : On s'en fout, ce sont des détails. Ce qui est important, c'est de garder un cap logique. (À Lulu) Alors maintenant, dis-nous le pourquoi. Pourquoi ce geste radical ?

Lulu : ...

Myriam : Mizette a été méchante ? Ah ! et elle t'a dit quoi exactement ?

Lulu : ...

Stupéfaction lisible sur les visages

Jean Phi : Non, ce n'est pas possible.

Myriam (à Jean Phi) : Tu n'étais pas là.

Jean Phi : Je connais ma mère : elle n'a pas pu sortir un truc pareil, allons !

Myriam : Il faudrait savoir Jean Phi : tu crois en la parole de ton fils oui ou non ? Tu ne peux pas être sélectif : le croire quand il te dit avoir pulvérisé ta mère et douter de lui quand il t'avoue pourquoi il l'a fait.

Jean Phi : Tu ne peux pas mettre tout sur un même pied d'égalité enfin !

Myriam : Et pourquoi donc ?

Jean Phi : Parce qu'il n'y a aucune spontanéité dans sa réponse : tu l'as influencé et il n'a cherché qu'à te faire plaisir !

Myriam : Un peu de franchise s'il te plaît : on n'avait pas besoin de cette énigme pour découvrir que ta mère est une salope.

Jean Phi : Excusez-là.

Myriam : Excusez-nous.

Jean Phi : Ta manœuvre n'arrivera pas à justifier un acte épouvantable.

Myriam : Un enfant c'est très sensible, ça peut avoir des émotions disproportionnées et des réactions en conséquence.

Jean Phi : Certes mais quel échec ! six années d'efforts pour donner à Lulu une éducation construite sur des valeurs d'amour et de tolérance et pour quel résultat ? effacement de la grand-mère à la méthode stalinienne : ni procès, ni cadavre ! allez hop !

Myriam : Je te demande pardon : l'échec n'est pas là ; il est chez ta mère !

Jean Phi : Tiens donc !

Myriam : Exactement. Six années d'efforts pour tenter d'obtenir de sa part un peu d'intérêt et d'empathie pour le monde qui l'entoure et pour quel résultat ? Rien ; absolument rien : un égocentrisme total doublé d'une exclusivité sans partage.

Jean Phi : Le procès de la victime : un grand classique dans la défense pénale !

Myriam : Si tu le veux bien nous débattons de ce sujet plus tard.

Myriam vient prendre par la main Lulu et l'installe dans un grand fauteuil.

Myriam (à Lulu assis) : Mon chou, il semble que tu sois réellement doté de pouvoirs extraordinaires, et c'est merveilleux.

Jean Phi : Si tu pouvais éviter ce ton ironique, ce serait mieux pour tout le monde.

Myriam : Je lui donne confiance, nuance.

Jean Phi : C'est plutôt nous qui en avons besoin !

Myriam (à Lulu) : Est-ce que tu accepterais par exemple de faire disparaître l'un d'entre nous ? Juste pour voir.

Jean Phi : Je refuse !

Myriam (à Jean Phi) : Je m'adresse à notre fils, pas à toi (à Lulu) Tu peux faire disparaître qui tu veux : moi par exemple ou ton père, ou quelqu'un d'autre ici, choisis.

Jean Phi et Arlette prennent rapidement leurs distances.

Jean Phi : Nous avons un gros problème et tu veux en rajouter un autre ?

Myriam : Rien n'est clairement établi : j'ai besoin de me convaincre (à Lulu) : Allez mon chou, montre-nous.

Jean Phi : Et pourquoi nous ? et pourquoi pas une pomme ?

Myriam : Il faut du vivant.

Jean Phi : C'est vivant une pomme ! C'est végétal !

Myriam : On n'en a pas ici.

Arlette : Y a les tourets de biquette si vous voulez, y sont plein de vie.

Jean Phi : Voilà ! les fromages ! Prends les fromages !

Myriam : La réitération d'une expérience ça doit se faire dans les mêmes conditions que la première fois.

Jean Phi : Dans ce cas il faut une femme : je ne suis pas concerné.

Myriam : Toi, tu n'es jamais concerné. Il s'agit pourtant de ta mère et de ton fils !

Jean Phi : Et si nous prenions le chat ? c'est une femelle !

Arlette : Boudiou ! la Mizette elle sera pas d'accord.

Myriam (à Lulu) : On te propose le chat ? c'est possible ?

Lulu : ...

Jeux de regards. Sidération générale.

Myriam : Comment ça ? c'est déjà fait ?!

Lulu : ...

Myriam : Mais quand ? ...Quand tu étais en haut ?

Arlette : Là derrière, le long du mur, y a les traces avec la poudre ; on voit bien que la bestiole est sortie de la cuisine pour monter à l'étage (*Un temps*) et qu'y a pas de retour.

Myriam (à Lulu) : Mais qu'est-ce qui t'a pris de t'attaquer à elle ?

Lulu : ...

Myriam : Pour voir ?! Mais il fallait nous attendre : c'est nous qui devons voir !

Arlette : Depuis le début je sens qu'il est doué le même.

Myriam : C'est une catastrophe !

Jean Phi : Pas plus que tout à l'heure.

Myriam (*Elle prend Jean Phi à part*) : Passer d'un happening improbable à une récidive réussie, tu sais ce que ça signifie ?

Jean Phi (*Souriant*) : Que tu t'es trompée.

Myriam : Que plus rien ne sera comme avant.

Jean Phi : Oh là ! (*Se tourne vers Lulu*) la chute de l'ancien régime ?

Myriam : Une révolution.

Jean Phi (*Théâtral à Myriam*) : Mais alors Majesté... des têtes vont tomber ? (*Il rigole*)

Myriam : La tienne, oui, en premier.

Jean Phi (*Inquiet, se tournant vers Lulu*) : Allons ! Je suis ton père !

Myriam : Celle du mâle dominant qui sommeille en toi a déjà roulé dans le panier mon cher.

Jean Phi : Déjà ?!

Myriam : il va falloir regarder ton fils avec un regard beaucoup plus haut, apprendre à l'écouter, à dialoguer avec lui...

Jean Phi : Dès maintenant ?

Myriam : ...à ne plus être une référence absolue à ses yeux...

Jean Phi : Mais qu'est-ce qu'il va me rester ?

Myriam : ...et à perdre contre lui avec le sourire aux lèvres...

Jean Phi : Ah non !

Myriam : ...autant de valeurs nouvelles que tu n'as jamais appliquées.

Jean Phi (*Un temps*) : Non mais là... c'est beaucoup.

Myriam : Je sais : les pertes sont toujours douloureuses.

Jean Phi : Et toi...rien ?

Myriam : Moi, c'est totalement différent : une mère reste toujours la référence nourricière et protectrice ; mon statut ne change pas.

Jean Phi : C'est une catastrophe.

Myriam : Oui, c'est ce que je viens de t'annoncer.

Myriam, Jean Phi et Arlette s'approchent prudemment de Lulu installé dans son fauteuil puis le dévisagent avec fixité et inquiétude.

Jean Phi : Cette magie... ce n'est quand même pas une histoire de génétique ?

Myriam : Chez nous, impossible.

Arlette : Ben si ! ces trucs-là, ça sort pas du cul d'une poule.

Jean Phi : Le cul d'une poule, c'est la même chose que le sabot d'un cheval ? Enfin je veux dire l'expression, hein, pas l'image.

Arlette : Faut chercher du côté du sang des parents.

Myriam : L'enquête va tourner court : de mon côté, nous sommes une famille de constructeurs et d'ingénieurs, tous montés dans l'échelle sociale par l'étude et le travail.

Jean Phi : Alors ça doit venir de chez nous.

Myriam : Non plus.

Jean Phi : Et pourquoi pas ?

Myriam : Toute ta branche est issue de petits boutiquiers enracinés au Pré saint Gervais. Enfin c'est ce que tu m'as raconté.

Jean Phi : Et alors ? Tu sous-entends quoi ? que nous ne sommes pas assez évolués pour porter des gènes extraordinaires ?

Myriam : Si les débits de vins et les poissonneries de tes parents ont tous fait des faillites, c'est bien parce que tes ancêtres ne tenaient pas de Jésus ! Alors à la lumière de ces désastres économiques tu me permettras de douter de leurs patrimoines génétiques magiques.

Jean Phi : Mais enfin regarde ce gosse ! Il n'est pas tombé du cul d'une poule non plus !

Myriam : Je n'en sais rien, j'ai accouché sous anesthésie.

Jean Phi (à *Lulu*) : Lulu, mon grand : tu vois comment tourne cette histoire ? fais revenir Mizette s'il te plaît, qu'on sorte de cette impasse qui nous ronge les nerfs.

Lulu : ...

Jean Phi : Comment ça tu ne sais pas ?

Lulu : ...

Jean Phi : J'imagine bien que personne ne t'a appris ! mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer !

Myriam (à *Lulu*) : Ton père à raison, on te demande d'essayer, rien d'autre.

Lulu : ...

Jean Phi : Tu ne veux pas ?! (*À Myriam, abasourdi*) Il ne veut pas !

Arlette : Il veut pas parce qu'il sait pas : ça peut se comprendre, non ?

Jean Phi (à *Myriam*) : Il est en train de jouer avec nous !

Myriam : Parle-lui d'abord gentiment.

Jean Phi (à *Lulu, emporté*) : Mais qu'est-ce qu'on t'a fait pour nous plonger dans une merde pareille ?!

Myriam : Je connaissais la pauvreté de tes connaissances en psychologie féminine mais celles relatives à l'enfant sont tout aussi misérables.

Arlette : Faut pas lui en vouloir, cette affaire ça le dépasse, pour sûr.

Jean Phi : Merci d'intervenir pour moi.

Arlette : Non, c'est pour le même. (*Elle s'agenouille près de Lulu et le réconforte*)

Myriam : Elle a raison ; regarde sa tête : le pauvre chou est complètement paumé ; c'est nous qui lui faisons peur.

Jean Phi (à *Lulu*) : Retire-moi immédiatement tout ce déguisement et va te mettre en pyjama.

Myriam : Décidément, tu fais tout ce qu'il faut pour le braquer !

Jean Phi : Je prends le problème à la source.

Myriam : Tu ne vas quand même pas t'abaisser à rattacher les événements à ces trois morceaux de tissus ?

Jean Phi : Et pourquoi pas ?

Myriam : Mais ils sont fabriqués en Chine !

Jean Phi : Et alors ?

Myriam : Des petites mains payées 3 yuans la pièce : où est-ce que tu trouves de la magie là-dedans ?

Jean Phi : Il faut bien que ça vienne de quelque part, non ?

Myriam se précipite vers la couronne d'étoiles laissée dans un coin du salon puis elle revient vers Jean Phi.

Myriam (*En lui plaquant l'objet sur sa tête*) : Tiens ! puisque tu vires vers le fétichisme...

Jean Phi peste et retire sa couronne. Myriam s'en retourne vers Arlette et Lulu. Jean Phi les fixe, grimace dans leur dos jusqu'à remettre sa couronne et entreprendre des passes magiques. Myriam s'en aperçoit, scandalisée.

Myriam : ...Qu'est-ce que-tu as fait là ?

Jean Phi : Quoi ?

Myriam : Je t'ai vu.

Jean Phi : Si tu m'as vu, pourquoi tu me le demandes alors ?

Myriam : Tu n'assumes pas ce que tu fais ?

Jean Phi : Une grimace, une toute petite grimace, rien de plus.

Myriam : Dans mon dos ?

Jean Phi : Une blague... simplement.

Myriam : Beaucoup plus que ça, et tu le sais !

Jean Phi : Ne charge pas la barque s'il te plaît ! Sois cohérente avec ce que tu viens de dire : ce n'est pas un morceau de plastique plein de perturbateurs endocriniens qui pouvait t'expédier je ne sais où.

Arlette : Boudiou ! et pour le petit Lulu vous l'avez acheté quand même ?

Jean Phi : Vous, gardez vos réflexions, et nous garderons les nôtres quant au fumet épouvantable que vous traînez derrière vous.

Arlette : J'y peux rien, c'est le bouc qu'y est tout en chaleur depuis hier.

Myriam : Ne nous détournons pas du sujet. (*Face à Jean Phi*) Tu as été monstrueux.

Jean Phi : Voilà ! toujours l'excès !

Myriam : Et si ça avait marché ? Hein ? Y as-tu pensé une seconde ?

Jean Phi : Il ne t'est rien arrivé, de quoi tu te plains ?

Myriam : Tu te serais retrouvé tout seul avec Lulu et tu aurais fait quoi ensuite ?

Arlette : Vous prenez pas le souci, je m'en serai occupé, moi, du même...

Myriam : Est-ce vraiment une consolation ?

Arlette : Au milieu des chèvres, à jouer avec les bêtes, avec le temps il aurait fini par y trouver son compte...

Jean Phi (*à Myriam*) : Tu trembles ?

Myriam : Oui, d'une peur rétroactive.

Jean Phi : Lulu sous les pis des chèvres ?

Myriam : Non ; moi face à ta mère, dans un néant quelconque, et pour la nuit des temps.

Jean Phi (*S'approchant pour embrasser Myriam*) Je suis désolé, vraiment.

Myriam (*Le repoussant*) : Ne me touche pas s'il te plaît !

Jean Phi : Enfin tu ne vas pas...

Myriam : Je n'ai plus confiance en toi.

Jean Phi : Immédiatement la sanction : pas le droit à la moindre erreur, hein ?

Myriam : Je ne compte pas pour toi ; ce n'est pas une erreur, simplement une cruelle révélation.

Jean Phi : Ah ! voilà les violons tristes dans leurs gammes mineures...

Myriam : En tant que parents nous devrions faire preuve de solidarité devant le pire ; mais non ; toi, la seule chose que tu cherches à faire, c'est de saisir la première opportunité pour te débarrasser de moi.

Jean Phi : Et maintenant l'orchestre qui joue le thème de l'abandon....

Le téléphone portable de Myriam vibre : après avoir vu l'appel entrant, elle le fourre dans sa poche sans décrocher.

Jean Phi : Tu ne décroches pas ?

Myriam : Le numéro s'affiche inconnu.

Jean Phi : C'est peut-être quelqu'un qui appelle pour Mizette : décroche donc !

Myriam : Ta mère ne connaît aucun numéro ; comment veux-tu faire le lien entre elle et mon téléphone ? (*Le téléphone cesse de vibrer*)

Jean Phi : Je vais rappeler.

Myriam : C'est inutile.

Jena Phi : Donne-le-moi.

Myriam : Tu ne me fais pas confiance ?

Jean Phi : Si mais...

Myriam : Mais quoi ?

Jean Phi : J'ai un doute.

Myriam : Sur qui ? sur quoi ?

Jean Phi : Je ne sais pas moi ! un doute, c'est forcément flou.

Myriam : Tu ne sais faire que douter mon pauvre chéri ; pour tout, et en permanence, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs.

Jean Phi : Eh bien tu as tort de ne pas cultiver le doute : c'est une très bonne manière d'éviter de foncer droit dans un mur.

Myriam : Tu ne sais plus où tu vas, ça c'est une certitude : il y a deux minutes tu étais le premier à croire ta mère flotter ici dans l'univers magique de cette maison et maintenant tu la vois au fond d'un fossé secourue par un ange qui cherche à nous prévenir.

Jean Phi : Tu comptes me faire payer mon petit geste longtemps ?

Le téléphone vibre brièvement à nouveau au fond de la poche de Myriam

Jean Phi : Il a laissé un message : vérifie

Myriam hésite puis sort son téléphone. Jean Phi lui arrache des mains et active la messagerie sur haut-parleur.

Messagerie : « Bonjour, c'est la gendarmerie de Milly. Vous nous avez signalé ce matin la disparition d'une dame âgée ; C'était pour vous informer qu'une patrouille arrive sous peu à l'adresse pour les premières recherches. Merci. »

Jean Phi (*Sidéré*) : Qui les as prévenus ?!

Myriam (*Un temps*) : Moi.

Jean Phi : Mais quand ?

Myriam : Quand je suis partie te chercher un verre d'eau ; j'étais seule dans la cuisine.

Jean Phi : Alors que nous étions tous contre !

Arlette (*Se mouchant bruyamment*) : Boudiou pour sûr ! j'aime pas cette mélasse-là !

Jean Phi (*Emporté*) : Tu ne manques pas d'aplomb ! Nous sortir le couplet de la confiance perdue après nous avoir fait un enfant dans le dos... Bravo !

Myriam (*idem*) : Peut-être, mais je devais le faire.

Jean Phi (*Fort*) : Tu parles ! tu nous as trahis, oui !

Arlette : Faut crier moins fort, cette affaire de gendarmes ça commence à faire peur au même, voyez.

Jean Phi (*à Myriam*) : Tiens ! Regarde le résultat ! dans dix secondes il pleure.

Myriam se précipite sur Lulu pour le consoler.

Myriam : Ne t'inquiète pas mon chou, tout va bien se passer.

Jean Phi : Je te conseille de ne rien lui promettre : on est mal barrés : tous autant que nous sommes ; et lui aussi par la force des choses.

Myriam : Vas-y ! remets-en une couche : parle-lui de menottes et de prison pendant que tu y es !

Arlette sort son mouchoir coincé entre ses seins et essuie les larmes de Lulu.

Arlette : Faudrait du sec parce que le mien il est tout rempli depuis un moment, voyez.

Jean Phi (*à Myriam*) : Rappelle-les, c'est la seule solution.

Myriam : Pour leur dire quoi ?

Jean Phi : Qu'on a retrouvé Mizette : que tout est rentré dans l'ordre.

Arlette : Ils voudront des détails.

Jean Phi : Eh bien tu diras qu'elle était partie au fond du jardin et qu'elle y a chuté entre deux rangs de poireaux.

Myriam : Sans moi.

Jean Phi : Quoi ? Tu refuses d'appeler ?

Myriam : Je ne me sens pas capable de mentir.

Jean Phi : Tu as éprouvé moins de scrupules à notre égard !

Myriam : Je ne vous ai pas menti ; je vous ai caché la vérité : nuance.

Jean Phi : Dis-nous aussi qu'en pêchant par omission tu as tout bonnement voulu nous préserver !

Myriam : Exactement.

Jean Phi : Rappelle-les tout de suite avant que l'on ne puisse plus maîtriser la situation.

Arlette : Oui parce que là, à bien y réfléchir, on est pas dans la meilleure des positions et ça, *(Elle se mouche)* ...ça m'inquiète bigrement.

Jean Phi : Par pitié n'en rajoutez pas.

Arlette *(Replaçant son mouchoir entre ses seins et s'essuyant les mains sur son corps)* : Quand on a un cadavre sur les bras, on peut le faire disparaître dans un endroit sûr qu'on est vraiment les seuls à savoir, voyez ; mais quand le corps il a disparu et qu'on sait pas nous même où il est, on peut plus le cacher du tout ; et là, ... tout le monde peut le trouver.

Jean Phi : Mais nous n'avons tué personne !

Arlette : Ben... va falloir le faire croire.

Flottement général

Myriam : J'appelle.

Myriam, fébrile, saisit son téléphone et entre en contact.

Myriam : La gendarmerie ?... C'est Madame Béluche : c'est moi qui vous aie appelé tout à l'heure pour la disparition de ma belle-mère... Oui, une personne âgée... Eh bien nous l'avons retrouvée... Oui, vivante bien sûr ! Entière également ... Si nous sommes soulagés ? euh... évidemment, mais on reste encore un peu secoués quand même... Aussi je voulais m'excuser pour vous avoir ... Pardon ? ... Des quoi ? ...Des chèvres sur la route ? *(Un temps)* Ah !... Mais en quoi ça nous concerne ? ... *(Myriam se décompose, balbutie, puis finit par raccrocher, hagarde, sans écouter le reste de la conversation)*

Jean Phi : Que se passe-t-il ?

Myriam *(Voix atone)* : Ils arrivent.

Jean Phi : Ils arrivent ?! Mais pourquoi ?!

Arlette : Je vous l'avais dit : y ont le flair des cochons ces bleus-là.

Myriam : Non. Ils viennent ici parce qu'il y a des chèvres partout sur la route, et elles perturbent la circulation.

Jean Phi : Ici ?

Myriam : Oui, pas loin.

Arlette : C'est les miennes.

Jean Phi : Qu'est-ce qu'elles foutent sur la route ?

Arlette : Quand le bouc est en chaleur, on les tient plus... J'ai connu ça moi aussi, mais y a longtemps (*Elle rigole*)

Jean Phi (*à Myriam*) : Mais quel rapport avec nous ?

Myriam : Le voisinage évidemment ; ils passent voir Arlette... et poussent jusqu'à chez nous par la même occasion.

Temps d'arrêt ; prise de conscience collective ; saisissement ; tous se ruent sur les tiroirs, les boîtes, les portes, les coussins, les tapis, pour les ouvrir et les soulever pour trouver dans la plus grande irrationalité Mizette ou son fantôme, le tout en un ballet frénétique et ridicule.

Les recherches cessent soudainement. Chacun se regarde, désespéré et accusateur.

Jean Phi (*Emporté*) : On ne va tout de même pas se faire épingler à cause d'un bouc en rut ?!

Arlette : Doucement ; la faute, elle est pas de son bord.

Myriam (*Idem*) : Dites-donc, si votre troupeau n'était pas sur la départementale, nous n'aurions jamais eu la visite de la gendarmerie.

Arlette (*Idem*) : Et alors ? vous auriez pas des choses à vous reprocher, des fois ?

Myriam (*Idem*) : Aucune ! S'il y a bien une victime dans cette affaire, c'est bien moi.

Jean Phi (*Idem*) : Arrête ! tu n'es pas la seule !

Myriam (*Idem*) : Mais si, je le suis ! Tu n'imagines pas être du même côté du prétoire que moi ?

Jean Phi (*Idem*) : Je suis responsable de rien, moi : tout me tombe dessus ; je subis !

Myriam (*Idem*) : Qu'est-ce qui m'a poussé à rappeler ? à mentir odieusement ? à me compromettre personnellement et directement ?

Jean Phi : Corrige cette petite malhonnêteté intellectuelle immédiatement : TU as pris l'initiative d'appeler sans qu'on le

sache et TU as éventé une affaire qui ne devait pas l'être. J'ai voulu te faire corriger TA faute.

Myriam (*Brève respiration*) : Ainsi donc, tu subis.

Jean Phi : Parfaitement.

Myriam : Mais tu subis quoi exactement ?

Jean Phi : Pardon ?

Myriam : Tu subis quoi ?

Jean Phi : Les évènements ! l'enchaînement des évènements ! ça ne se voit pas ?

Myriam : Il faut être plus lucide que ça.

Jean Phi : Allez ! baigne-nous de cette réflexion qui nous manque tant.

Myriam : Tu es en train de payer.

Jean Phi : ...Moi ? Payer ? Mais payer quoi ?

Myriam : Une faute, de toute évidence.

Jean Phi : N'importe quoi !

Myriam : Une faute suffisamment grave pour justifier un châtement.

Jean Phi : Ah ! Ah ! Ah ! Un châtement ! venu du ciel je suppose ?

Arlette : Vous devriez pas vous moquer.

Jean Phi (*à Myriam*) : Regarde-nous avec la cruauté nécessaire : qui sommes-nous ? moi un énergéticien sans statut et toi une architecte sans carrière !

Myriam : C'est comme ça que tu vois ma réussite professionnelle ?!

Jean Phi : Justement, je ne la vois pas.

Myriam : C'est pourtant elle qui te fait bouffer tous les jours mon pauvre garçon.

Jean Phi : Ne confonds pas ton travail quotidien et ta réussite professionnelle...

Myriam : Tu es un beau salaud : tu profites de l'urgence actuelle pour exprimer ta jalousie envers moi...

Jean Phi : Pas du tout.

Myriam : Reste que même avec des profils de personnes insignifiantes et affreusement ordinaires, un doigt s'est tendu vers nous !

Jena Phi : Vraiment ?

Myriam : Comme ça ! *(Elle le pointe)*

Jean Phi : Et pourquoi vers moi ?

Myriam : C'est à toi de nous le dire.

Jean Phi : Tout ça n'a pas de sens !

Myriam : Il y en a un : il faut le trouver.

Arlette *(à Jean Phi)* : Parce que c'est pas tous les jours que la magie elle déboule sans prévenir pour faire le ménage comme ça, voyez.

Jean Phi : Mais qu'est-ce que vous voulez me mettre sur le dos à la fin ? Mes petites relations extra-conjugales ?

Myriam : Oh non ! le diable mérite mieux.

Jean Phi : Il n'y a rien ! tout au plus quelques faux pas misérables, quelques veuleries, quelques mots politiquement incorrects, enfin tout ce qui rend un homme profondément humain.

Arlette : Faut regarder dans les sacrilèges : ça peut expliquer.

Jean Phi : Alors sur ce chapitre, je pense que tout ce que ma mère a consciencieusement piétiné des deux pieds ses dernières années pourrait effectivement constituer un passif suffisant.

Myriam : Elle est hors de cause.

Jean Phi : Et pourquoi ça ?

Myriam : Elle qui se morfondait à l'idée de mal mourir, la voilà sortie du jeu bien proprement. Où serait donc la punition ?

Lulu s'est endormi dans son fauteuil. Tous s'en aperçoivent et s'approchent de lui, presque religieusement.

Arlette *(Voix douce)* : Formidable : votre petit ange se fiche complètement de vos états d'âme.

Myriam *(Idem)* : Oui, c'est bien mieux comme ça.

Jean Phi : Vous croyez vraiment que nous avons le temps de le regarder dormir ? Myriam, réveille-le.

Myriam : Pour lui dire quoi ? Mon petit Lulu, ton père et moi pensons que tu es un instrument de forces occultes ?

Jean Phi : D'autres ne vont pas se poser la question ; le temps presse, réveille-le !

Myriam : Et pourquoi devrions-nous le tirer de son sommeil ?

Jean Phi : Notre sort est entre ses mains, non ?

Myriam : Je trouve que tu abandonnes un peu trop vite ta capacité d'action.

Jean Phi (*Emporté*) : Tu es drôle ! Que veux-tu que je fasse ? que j'égorge un poulet dans la baignoire ou que je jette du gros sel aux quatre coins de la pièce ? Qu'il fasse de la magie puisqu'il sait si bien en faire !

Myriam : Justement non : c'est pour cette raison que nous sommes dans une impasse.

Jean Phi : Dans laquelle il nous a conduit !

Myriam : Il reste un gosse : traitons-le comme tel : un être fragile et entièrement dépendant de la protection de ses parents. Nous avons une demi-heure.

Arlette : Comptez 8 minutes.

Jean Phi : Pardon ?

Arlette : Y seront là dans 8 minutes ; y vont passer par le bois du Trécon. Y passent toujours par là ; je les connais comme si je les avais mis au monde.

Myriam : Je file faire une valise.

Jean Phi : Tu prends la fuite ?

Myriam : Je ne te parle pas de débandade, allons : je te parle de cet art savant qu'est le renoncement (*Elle amorce sa sortie*)

Arlette : Pssst !... Pssst !... (*Elle lui montre le visage de Lulu endormi : Myriam revient sur ses pas*) ...Il rit !

Myriam : Incroyable.

Jean Phi : Il exulte, oui !

Myriam : Certes mais c'est très intérieur.

Jean Phi : Ne tombe pas dans le panneau ; il se fiche surtout de nous !

Myriam : Tu vois bien qu'il dort : pourquoi lui prêter de mauvaises intentions ?

Jean Phi : On ne peut pas à la fois rire et dormir !

Arlette : Bah... et les érections nocturnes, alors ?

Flottement.

Jean Phi : Myriam.

Myriam : Quoi ?

Jean Phi : Je ne reconnais plus notre fils.

Myriam : Et moi, je ne te reconnais plus non plus ; mais tu restes toujours son père... *(Elle va pour sortir, saisit de la couronne d'étoiles restée dans le salon et se retourne vers Jean Phi)* : Ah ! je ne t'ai pas dit ? *(Elle brandit la couronne)* Il a découvert Shakespeare... et il adore ! *(Elle sort)*

Flottement.

Jean Phi : Bon, je vais faire le deuil de ma mère. *(Il sort vers la cuisine)*

Noir

Une douche s'ouvre sur Myriam assise sur une chaise en avant-scène. (Elle est sans sa blouse)

Myriam : Tenez, voilà un des dessins de mon fils ; il avait deux ans quand il a fait celui-là. *(Elle déplie et montre au public un grand gribouillis dense et coloré pareil à ceux faits avec nervosité pour tester des stylos bille qui ne marchent pas)* L'image est très belle... c'est une plage de Normandie... *(Elle parcourt avec son doigt les mouvements des lignes dans une démonstration silencieuse)* Et ce point rouge, là, parfaitement identifiable ... *(Elle en pointe un parmi d'autres sur le dessin)* c'est lui, sur le sable, avec sa pelle et son seau, avec un coquillage dedans... au milieu de toutes les énergies invisibles. *(Un temps)* Je suis... je suis...comment dire... excusez-moi, c'est tellement intérieur tout ça... Je suis sidéré aujourd'hui de cette projection abstraite qui nous disait à l'époque : « Je ne suis pas encore le centre du monde mais j'y travaille... *(Elle sourit, rayonnante)* Ce qui est sidérant, c'est qu'il se soit fait absolument lui-même, dans son coin, et sans rien nous dire, ça va de soi.

Noir

Poursuite de la scène précédente : Arlette, seule dans le salon, est à la fenêtre. On entend la cloche du portail d'entrée au bout du jardin.

Myriam *(Voix off inquiète)* : ...Qui c'est ?!

Arlette : Ben... c'est la gendarmerie.

Myriam (*Voix off*) : Pas eux !

Arlette : Y sont pas passés par le bois du Trécon.

Myriam (*Voix off*) : Ça ne fait pas 8 minutes !

Arlette : Y sont pas passés par le Trécon, voilà !

Jean Phi (*Déboulant avec en main un bocal rempli de poudre orange*) : ...Sortez de cette fenêtre bon sang, on ne voit que vous !

Arlette : Y sont garés devant votre voiture ; y se doutent bien que vous êtes là...

Jean Phi : Oui mais, on peut être « pas loin » sans être « là », voyez !

Arlette : C'est quoi la différence ?

Jean Phi : Si on n'est pas loin, on n'est pas censé ouvrir tout de suite.

Myriam : Ben oui mais va bien falloir ouvrir quand même...

Myriam (*Déboulant avec un gros sac débordant ; voix étouffée*) : Il faut passer par l'arrière.

Jean Phi : Tu veux nous faire fuir à pied comme des évadés ?

Myriam : Oui : on s'évade avant d'être emprisonnés mais au final ça revient au même.

Arlette : Y approchent.

Effervescence générale

Myriam : Adieu Arlette.

Jean Phi : On file. Et surtout, gagnez du temps.

Arlette : ... Et pour la Mizette, je dis quoi ?

Jean Phi (*à Myriam*) : Heu... Elle dit quoi ?

Myriam (*à Arlette*) : Elle dit qu'elle ne l'a pas vue ; et en plus c'est la vérité.

Jean Phi (*à Myriam*) : Oui mais on est censé l'avoir retrouvée !

Myriam : Bon ben elle l'a vu.

Jena Phi : Où ?

Myriam : Ici, forcément !

Jean Phi : Quand ?

Myriam : On perd du temps là !

Jean Phi : Et nous, elle nous a vu ?

Myriam : Non, ce sera plus simple.

Jean Phi : Donc elle a vu celle qui a disparu, mais en revanche nous qui sommes avec elle depuis le début et qui sommes censés avoir retrouvé celle qui a disparu, elle nous a pas vu : c'est crédible ça ?!

Myriam (*à Arlette*) : Bon, on va faire du simple très simple : vous n'avez vu personne.

Jean Phi (*à Arlette*) : Voilà : vous dites que vous ne savez rien de ce qui se passe.

Soudainement, Arlette simule une tête ahurie et ridicule.

Jean Phi (*Regardant Arlette*) : ...Oui, c'est jouable.

Myriam (*Myriam constate paniquée que Lulu n'est plus dans son fauteuil ; voix affolée mais toujours retenue*) : Lulu !? ...Il est passé où ?!

Jean Phi (*Découvrant le fauteuil vide*) : Heu... je ne sais pas.

Myriam (*Même voix*) : Mais enfin il était avec vous : vous n'avez rien vu ?!

Jean Phi (*Montrant son bocal*) : Pour tout dire, j'étais à la cuisine... pour récupérer Maman.

Arlette : Tout pareil, j'ai rien vu.

Myriam (*Affolée, voix étouffée*) : Ce n'était pas le moment de ne rien voir !

Jean Phi (*Idem*) : Il dormait, tu comprends...

Myriam (*Idem*) : Visiblement maintenant, il est réveillé !

Jean Phi (*Idem*) : Qu'est-ce qu'on fait alors ?

Myriam (*Idem*) : Qu'est-ce qu'on fait ! Qu'est-ce qu'on fait ! on le cherche que veux-tu faire d'autre : partir sans lui ?

Tous cherchent fébrilement. On entend frapper à la porte.

Jean Phi (*Fort*) : Ah ! ciel ! nous sommes perdus !

Myriam (*Dévisage Jean Phi*) : ...Mais qu'est-ce qui te prends ? Tu te crois dans une pièce de Feydeau ?

Arlette : Boudiou, on dit plus ça maintenant !

Jean Phi : ...Ah bon ?

Arlette : Les jeunes y disent : « C'est le bad »

Jean Phi : Le bad ? Bigre ! comme c'est affreux !

Les coups redoublent à la porte d'entrée.

Noir

Une douche s'ouvre sur un gendarme, planté debout face au public, bras croisés. On entend en fond de nombreux bêlements.

Le Gendarme : Ça braille parce que ça se passe juste au-dessus d'ici, sur la nationale : les bestioles à cornes gambadent dans tous les sens... impossible de rétablir l'ordre : quel bordel ! (*Bêlement du bouc*) Le bouc a chargé le Major et, allez savoir pourquoi, s'est mis ensuite à renifler le Brigadier-chef avant de tenter sur lui une saillie : le pauvre s'est défendu comme il a pu (*Rigole avant de se reprendre*). On n'est pas vraiment formé pour ce genre d'incident, voyez.

Pleins feux : le gendarme fait volte-face et s'adresse à Arlette

Le gendarme : Pourquoi vous ne répondez pas au téléphone ?

Arlette : Parce que j'en ai pas.

Le gendarme : Ce n'est pas une raison !

Myriam (*Au gendarme*) : Comprenez-là : elle n'est pas une grande bavarde : d'abord parce qu'elle ne sait pas quoi dire, et quand elle sait quelque chose, elle a appris à ne rien dire (*Fixant Arlette avec insistance*) n'est-ce pas Arlette ?

Arlette (*Contestant de la tête*) : C'est pas tout à fait ça.

Myriam : Si, si !

Arlette : Non, non ! En fait, j'aime pas parler pour ne rien dire, voyez.

Le gendarme : Vous savez que vos chèvres sont sur la route et qu'elles y sèment la pagaille ?

Arlette : Bien sûr que je le sais.

Le gendarme : Et c'est tout ce que ça vous fait ?

Arlette : La nature, faut pas la perturber, surtout quand c'est les chaleurs.

Le gendarme (*à Myriam*) : à propos de chaleur, je peux avoir un verre d'eau ?

Arlette (*Au gendarme*) : Boudiou !

Le gendarme (à Arlette) : Qu'est-ce qu'il y a ?

Arlette : Le bouc y demande beaucoup plus, croyez-moi (*Elle rigole*)

Myriam : Je vais vous chercher ça. (*Elle sort*)

Le gendarme (*Un temps puis à Jean Phi*) : Alors, cette vieille dame signalée disparue...

Jean Phi : Vous voulez parler de ma mère ?

Le gendarme : Vous nous confirmez qu'elle a été retrouvée ? (*Il sort son carnet pour prendre des notes*)

Jean Phi : Euh... oui.

Le gendarme : Que s'est-il passé exactement ?

Jean Phi (*Un temps*) : ...Elle a eu comme une absence.

Le gendarme : ...et elle s'est perdue.

Jean Phi : ...C'est ça.

Le gendarme : Et où l'avez-vous finalement retrouvée ?

Jean Phi : Euh... Dans le fond du jardin.

Le gendarme : Vous vous moquez de nous ?!

Jean Phi (*Très troublé*) : ...Pas du tout.

Le gendarme : Permettez ! Vous nous signalez une disparition inquiétante alors que votre mère se paume dans son jardin de deux cents mètres carrés ?

Jean Phi : Ah ! mais on l'a cherché avant !

Le gendarme : Vraiment ?

Jean Phi : On a fait le tour du champ d'à côté et on est remonté jusqu'à la route !

Le gendarme : Les chèvres étaient sur la nationale ?

Jean Phi : Euh... Probablement.

Le gendarme : Elles y étaient ou elles n'y étaient pas ?

Jean Phi, désespéré, se tourne vers Arlette qui lui répond en faisant sa mine d'ahurie

Rentre Myriam avec son verre d'eau.

Jean Phi (*à Myriam donnant son verre d'eau au gendarme*) : Les chèvres... elles étaient sur la nationale ?

Myriam : Quand ?

Jean Phi : Quand on cherchait Mizette...

Myriam : Comment veux-tu que je le sache, on y a pas mis les pieds là-bas.

Le gendarme (à Myriam) : Vous n'êtes pas allez jusqu'à la nationale ?

Myriam : On avait autre chose à faire, d'autant qu'on a quand même retrouvé sa mère inanimée !

Le gendarme : ...Inanimée ? mais votre mari m'a parlé d'une absence !

Myriam (à Jean Phi) : Tu as dit ça, toi ?

Jean Phi (Au gendarme) : En fait pour être très précis ma mère a cumulé absence et syncope.

Le gendarme : Tout en restant dans le jardin ?

Jean Phi : Ah non ! Elle a enchaîné : une longue phase d'absence jusqu'à disparaître des radars et puis syncope brutale, là, au bout du jardin... (Un temps) Sale moment pour elle.

Le gendarme : Je peux lui parler ?

Myriam : Elle ne se souvient de rien.

Le gendarme : Vous voulez dire qu'elle ne se souvient de rien, sauf de son absence avant sa syncope ?

Myriam et Jean Phi se regardent avant de répondre ensemble : Voilà !

Le gendarme : Fort bien ; où est-elle ?

Myriam : Elle se repose.

Jean Phi : Elle dort.

Le gendarme : Je peux la voir ?

Jean Phi : Impossible.

Le gendarme : Pourquoi donc ?

Jean Phi : Euh... Elle est nue.

Le gendarme : Ah ! ...Dans ce cas, je ne sais plus quoi dire !

Myriam : Nous non plus ! (Tous rient nerveusement en se dévisageant mutuellement)

L'expression du gendarme se fige : les rires cessent de concert. Bref temps suspendu.

Le gendarme (*Le nez en l'air*) : ...ça sent le cadavre !

Myriam : Oh !

Jean Phi : Peut-être le fauve ou le bouc ?

Le gendarme : J'ai un nez qui ne me trompe pas : il est entraîné à sentir le drame.

Arlette (*Un temps*) : Cherchez pas.

Jean Phi : Ah ! merci de vous dénoncer.

Arlette : C'est les tourets.

Le gendarme : Pardon ?

Arlette : C'est les petits tourets qui sont posés là, voyez, sur la table : les biquettes elles font un lait un peu fort à cause des chaleurs.

Le gendarme s'approche des fromages, se penche et les renifle.

Le gendarme : l'odeur est trompeuse effectivement... (*Il prend en main la maquette de la maison des chômeurs qui est à côté et la tourne en tous les sens*) C'est leur cloche à fromage ? ... c'est très original ! (*Il coiffe les fromages avec*) Non, vous n'y êtes pas : moi je vous parle de ce parfum tragique qui flotte, là, dans l'air... et qui m'alerte infailliblement

Jean Phi (*Troublé*) : ...Vraiment ?

Myriam (*Idem*) : Ce serait dommage, une si belle journée...

On entend le téléphone du gendarme vibrer.

Le gendarme : Permettez. (*Il décroche*) Oui ?... Ah ! ...Où exactement ? Eh bien voilà un petit évènement comme on les aime ! ...Vous avez prévenu Mortier ?... et les lieux ? ...Parfait. Bon, j'en termine ici et je vous rejoins. (*Il range son téléphone et regarde Myriam, triomphant*) Voilà !

Myriam : ...Un problème ?

Le gendarme : Une confirmation.

Jean Phi : J'ai compris que vous nous quittiez ?

Le gendarme : Oui, plus rapidement que prévu ; on vient de trouver un corps sans vie dans un fossé le long de la nationale. (*À Arlette*) C'est grâce à l'une de vos bêtes d'ailleurs... (*à Myriam*) Je peux disposer de vos toilettes ?

Stupeur générale

Myriam : Mais... mais un cadavre comment ?

Le gendarme : Comme tous les autres, madame : attentiste et pétri d'inquiétude.

Jean Phi : Quand vous dites « Pétri », il faut l'entendre... avec un e ?

Le gendarme : Oui ; c'est une femme. Je peux disposer de vos toilettes ?

Jean Phi : ...Jeune ?

Le gendarme : D'un âge avancé. (*Un temps*)

Myriam et Jean Phi s'échangent des regards affolés.

Jean Phi : Habillée comment ? en blouse verte ? Elle a une blouse verte avec des petits canards roses ?

Le gendarme : Pourquoi cette peur rétroactive ? Vous et moi savons que finalement vous n'êtes pas concernés, non ?

Jean Phi : Quand bien même, quand bien même...

Le gendarme : ...Vos toilettes ?

Arlette : Derrière vous : la porte qui grince.

Le gendarme file rapidement vers les toilettes.

Myriam : Excusez-moi.

Le gendarme (*S'immobilisant*) : ...Oui ?

Myriam : Je... je souhaiterais vous accompagner.

Le gendarme : Ah !?...vraiment ? ...et pourquoi ça ?

Myriam : J'ai besoin de la voir.

Le gendarme (*Après un bref moment d'hésitation*) : ...Madame vous m'honorez ! mais il eut été préférable de la voir avant qu'elle ne soit désormais une pauvre chose. (*Il sort vers les toilettes*)

On entend une porte grincer s'ouvrir et se refermer

Jean Phi (*Tout bas affolé*) : C'est elle !

Myriam (*Idem*) : Pas encore.

Jean Phi (*Idem*) : Comment ça « pas encore » ?

Myriam (*Idem*) : Personne ne nous a dit que c'était Mizette !

Jean Phi (*Idem*) : C'est elle ! Qui veux-tu que ce soit d'autre !?

Arlette : Ce serait bien logique : le lapin du chapeau, voyez, y doit revenir, d'une façon ou d'une autre.

Jean Phi (*Emporté, voix étouffée*) : Il n'y a pas de lapin ! Ma mère n'a JAMAIS été un lapin !

Myriam (*Voix basse*) : ça, c'est à Lulu de nous le dire.

Jean Phi (*Idem*) : Il ne nous dira rien du tout parce que nous nous sommes monté la tête tout seul : tout est de notre faute !

Myriam (*Idem*) : Arrête de tartiner de la culpabilité partout comme une pommade, c'est insupportable à la fin !

Jean Phi : Parce que tu n'as pas envie de te détester un peu ?

Myriam : Moi ? pas du tout !

Jean Phi : Enfin quoi ! Croire à de la magie ! à nos âges ! en pleine maturité ! et pour satisfaire par faiblesse les excentricités d'un gosse de 6 ans ! si ce n'est pas de la pure imbécilité, qu'est-ce que c'est ?!

Myriam : Toujours fidèle à toi-même à ce que je vois : tu aimes conclure dans la précipitation !

Jean Phi : Tu ne peux pas savoir comme je t'en veux.

Myriam : Tiens donc ! et pourquoi ?

Jean Phi : Tu n'avais pas le droit d'être naïve ; non, tu n'avais pas le droit !

Myriam : Parce que toi... ?

Jean Phi : Moi, c'est différent : tu sais que c'est ma vraie nature... C'était à toi d'être réfléchie pour deux.

Lulu entre dans la pièce

Jean Phi et Myriam (*Ensemble*) : Lulu !

Myriam (*Allant chercher Lulu et le tirant par la main dans un coin du salon*) : Tu tombes bien : ton père est en train de devenir un être détestable. (*Elle se pose avec lui et le regarde dans les yeux*) Mon chou, il faut maintenant que tu nous dises la vérité sur ce qui s'est passé avec Mamie.

Jean Phi : Tu sais qu'on l'a retrouvée dans un fossé !?

On entend une chasse d'eau. Flottement général. Arlette sort précipitamment : on l'entend faire glisser un meuble et revenir

Arlette : La bête est au piège... c'est mieux pour parler.

On entend des mouvements frénétiques sur la poignée des toilettes, puis des coups répétés.

Arlette : Faut pas que ça dure longtemps non plus, voyez.

Jean Phi (*Fébrile, à Lulu*) : Allez, dis-nous franchement : ton Pffft ! là, c'était du vent ?

Agitations frénétiques de la poignée des toilettes

Jean Phi : Le nuage, le bruit de bouchon... tout est inventé : on est d'accord ?

Lulu : ...

Jean Phi : Comment ça non ?!

Coups sur la porte des toilettes

Jean Phi : Si tu persistes à mentir, on va droit en prison et toi dans un foyer : c'est ça l'avenir de notre famille ?!

Myriam : Ne lui dit pas ça allons !

Jean Phi : C'est ça que tu veux ? Tu veux grandir comme un orphelin ? passer des Noël sans joie et des anniversaires sans cadeaux ?

Noir.

On entend un bruit de bouchon. Petit cri de Myriam.

Myriam (*Voix dans le noir*) : Jean Phi ? ...Jean Phi ?

En avant-scène : une douche s'ouvre sur le gendarme.

Le gendarme : Que voulez-vous que je vous dise ? J'étais séquestré dans les toilettes avec dans les oreilles une chasse d'eau qui pissait sans discontinuer, et une lunette qui couinait à chacun de mes mouvements ! Alors s'il y a eu quelque bruit suspect, je n'ai rien entendu. Et puis je n'avais qu'une idée en tête : crocheter la serrure avec la boucle de mon ceinturon afin de retrouver un peu de dignité.

Noir bref.

Pleins feux. On découvre Arlette balayant la poudre répandue au sol ; Myriam, à genoux, la ramasse à la main pour la jeter en urgence dans la maquette de la maison des chômeurs qui sert pour l'occasion de contenant de fortune.

Myriam (*Fébrile*) : Je ne suis pas certaine qu'il soit là-dedans mais dans le doute...

Arlette (*Maladroite*) : Je fais ce que je peux mais y aura pas tout !

Myriam : Pas grave : il lui manquait déjà beaucoup de choses !

*Noir bref. Bruits de poignées. Bruit de chasse d'eau.
Bêlements.*

Douche en avant-scène sur le gendarme.

Le gendarme : Je n'ai pas compris d'ailleurs pourquoi on avait cherché à m'isoler aussi perfidement : le couple m'avait l'air perturbé, certes, mais somme toute assez aimable... surtout elle... et ce n'est qu'après ma libération que j'ai compris que je ne les reverrai plus de sitôt.

Noir bref.

Douche en avant-scène sur Arlette : on la retrouve comme dans la scène d'introduction : assise sur une chaise et menottée.

Arlette : Moi, ça m'a pas étonnée : j'ai toujours cru à ce même. Les gosses y inventent, c'est vrai, mais quand y insistent, c'est signe qui inventent plus, voyez. J'ai bien essayé d'en faire des mêmes : d'abord à coups perdus avec le maire et pis quelques autres avec Etienne, le fossoyeur de la commune : un gars bien appliqué pourtant... mais c'est comme certaines boutures, quand ça peut pas prendre, ça prend pas et du coup ben...ça a pas pris.

Noir.

Myriam (*Voix fébrile dans le noir*) : Lulu, prend ton père qui est dans la boîte et tâche de ne pas tomber s'il te plaît... Oui tu peux prendre ta couronne... Non, je ne sais pas où elle est... Dépêche-toi ! il faut qu'on parte, on a plus le temps de la chercher.

Poursuite de la scène en pleins feux : Sous les yeux d'Arlette menottée et du gendarme, tous deux restés à leur place, on voit Myriam prendre rapidement son sac, sa maquette sous le bras et Lulu par la main pour quitter précipitamment les lieux ; juste avant de sortir, elle revient sur ses pas, récupère le bocal de poudre rempli par Jean Phi et le fourre dans son sac avant de disparaître complètement des yeux du public.

Le gendarme sort son carnet de notes et se tourne vers Arlette :

Le gendarme : On sait qu'elle a retiré de l'argent à Vesoul dans la nuit puis qu'elle a passé la frontière Suisse, le lendemain : on a des images du petit et de sa mère mais aucune du père. Lui semble avoir complètement disparu... Vous avez une idée où il pourrait être à ce jour ?

Arlette répond par sa tête convenue, ahurie et ridicule

Le gendarme : Et la grand-mère ?

Arlette refait la même chose

Le gendarme : Parce que la petite vieille retrouvée morte dans le fossé... on l'a identifiée comme étant une certaine veuve Chaudière... sans famille... Alors j'aimerais bien comprendre pourquoi cette volée de moineaux...

Noir

Musique de cirque légèrement fausse

Une douche s'ouvre : on découvre Jean Phi en costume orange couleur poudre, des lapins blancs dans les bras et à ses pieds. Il a l'air épuisé et désespéré.

Jean Phi (à sa mère, près de lui, invisible) : Non maman, non ! Je te l'ai dit cent fois ! je ne peux pas arrêter cette foutue musique ! (Il tourne la tête dans tous les sens pour savoir d'où elle vient) ...et je t'en supplie, ne cherche pas à donner à manger aux lapins : tu vois bien qu'on n'a rien ! on n'a rien pour eux et rien pour nous ! (Il en saisit un par les oreilles et le regarde droit dans les yeux) Bon sang, ce n'est pas vrai ! Même ici ils ont la myxomatose ! ils sont tous malades ! Ne les touche pas maman ! Je t'en supplie ne les touche pas ! (Il balance les lapins dans la salle puis fouille nerveusement ses poches) ...Pfff pas de quoi s'essuyer les mains... Mais on est où là ?! (Il crie, exaspéré) : Arrêtez cette musique, merde !

Noir (La musique cesse)

On entend Myriam parler à son fils

Myriam (Voix dans le noir) : Lulu ? Lulu tu m'écoutes mon chou ? ...Qu'est-ce que j'écris à Arlette ? Je lui dis qu'on espère faire revenir ton père pour Pâques ou pour Noël ? ...Ou alors je ne donne pas de date du tout pour être tranquille ? Hein chou ? ...Et là je tombe sur un livre de 1631 intitulé « Magie naturelle » pour 5 € : est-ce que te le prends ? C'est très ancien mais ça pourrait peut-être t'aider, non ?

Reprise de la musique de cirque

Jean Phi (Voix dans le noir) : S'il vous plaît ? ... S'il vous plaît ? ...Quelqu'un m'entend ?... Si quelqu'un m'entend, j'aimerais changer de costume... juste le costume, c'est possible ?

RIDEAU